



CLASSIQUES  
GARNIER

GRAPPE (Christian), HUNZIKER-RODEWALD (Régine), « Ancien Testament – Judaïsme », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 98e année, n° 3, 2018 – 3, p. 339-345

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-09333-6.p.0114](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09333-6.p.0114)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2018. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## REVUE DES LIVRES

### SCIENCES BIBLIQUES

#### I. ANCIEN TESTAMENT – JUDAÏSME

Erin Darby, *Interpreting Judean Pillar Figurines. Gender and Empire in Judean Apotropaic Ritual*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2014, XX+588 pages (Forschungen zum Alten Testament. 2. Reihe 69), ISBN 978-3-16-152492-9, 99 €.

Version remaniée d'une thèse soutenue en 2011 à l'Université de Duke sous la direction de Carol Meyers, cet ouvrage, dont l'A. est depuis 2009 co-directrice du projet de fouilles à Ayn Gharandal dans l'Arabah en Jordanie et depuis 2012 Professeur adjoint au Département des études religieuses à l'Université de Tennessee-Knoxville, porte sur les figurines piliers judéennes et leur fonction dans le contexte des pratiques rituelles du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère à Jérusalem et en Juda. Depuis les premières publications de ce type de figurines au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, des théories ont vu le jour, qui proposent de voir dans ces objets les représentations d'une déesse et qui sont fortement remises en cause par l'A. Leur fonction reste cependant à établir, et le présent ouvrage vise à contribuer à cette entreprise.

Les artefacts en question sont des figurines en terre cuite d'à peu près 15 cm de haut, dont le corps, évasé à la base, a été modelé à la main. Il en va dans certains cas de même de la tête, qui est alors constituée d'un morceau d'argile pincé pour faire deux yeux (*pinched heads*) ; elle est dans d'autres cas formée à partir d'un moule imprimant des traits du visage et des rangées de cheveux bouclés rappelant une perruque. La cuisson terminée, ces figurines étaient recouvertes d'un engobe blanc avant d'être peintes. Un petit nombre d'entre elles, représentant toutes des femmes, tient un disque ou un enfant. On débat de la question de savoir si elles sont représentées nues ou vêtues. Toutes ont de gros seins saillants. Les mains sont placées directement en-dessous, sur l'abdomen supérieur. Pour la majeure partie d'entre elles, les figurines ont été trouvées à Jérusalem (plus de 50 %) ; on en a également découvert dans la plupart des villes judéennes du VIII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. On dénombre près d'un millier de fragments. En dehors du territoire de Juda, il ne se rencontre que quelques figurines isolées.

L'ouvrage ici recensé est divisé en onze chapitres dans lesquels l'A. passe en revue les aspects qui lui paraissent nécessaires à l'interprétation de ces figurines, lesquelles semblent avoir été fabriquées sur une période restreinte de l'histoire du Levant sud et avoir disparu à partir de la période néo-babylonienne et achéménide.

Dans le premier chapitre, l'A. indique les deux objectifs principaux de son travail : 1. identifier les grandes tendances de l'interprétation traditionnelle et tester ces hypothèses en examinant les textes, le contexte archéologique et l'iconographie ; 2. suivre les changements de production et de style de ces figurines au fil du temps et comprendre leurs implications pour la vie rituelle en Juda. Elle aborde également les points cruciaux à prendre en compte : la question du rituel apotropaïque ; la valeur des données archéologiques (distribution de styles, contextes de dépôt ou d'utilisation, contextes typiques : domestiques, cultuels ou liés au genre) ; le problème de la pertinence des analogies ethnoarchéologiques et du bien-fondé de la démarche consistant à comparer le corpus des figurines d'un site avec celui d'un autre ; l'importance de l'assemblage des objets provenant d'un même *locus* archéologique ; la fonction heuristique des textes rituels néo-assyriens pour l'interprétation des données archéologiques du Levant ; l'état fragmentaire de la majorité des figurines, qui rend difficile et en tout cas hypothétique l'attribution précise à l'un ou l'autre type, de même que l'évaluation systématique des figurines.

Le deuxième chapitre est consacré aux interprétations courantes de ces figurines : 1. déesses (Astarté, Ashéra) ou suppliants humains ; 2. objets magiques bon marché servant aux pratiques religieuses populaires ; 3. objets liés à la religion des femmes. L'A. note que ces interprétations ont en commun de privilégier une approche iconographique qui se concentre avant tout sur la présence des seins proéminents, ce qui conduit la plupart d'entre elles à associer les figurines à un culte de fertilité célébré dans un espace domestique féminin. Elle regrette que cette tendance demeure dominante, qui selon elle simplifie par trop les données, accorde une confiance excessive à la reconstitution des textes bibliques et repose sur des visions anachroniques de l'iconographie ancienne.

Bien que n'étant pas spécialiste d'histoire et de philologie mésopotamiennes, l'A. donne, dans le troisième chapitre, un aperçu des rituels néo-assyriens mentionnant des figurines. À juste titre, elle plaide pour la plus grande prudence dans l'utilisation de ces textes qui, pour la plupart, constituent des copies d'écrits plus anciens. Il est donc difficile de savoir si ces rituels étaient effectivement en vigueur à l'époque néo-assyrienne et s'ils sont susceptibles d'avoir influencé les pratiques rituelles judéennes.

Les quatre chapitres suivants, consacrés aux fouilles archéologiques menées essentiellement dans les collines du sud-est et du sud-ouest de Jérusalem ainsi qu'à l'étude pétrographique des figurines qui en proviennent, comparent leurs contextes archéologiques et leurs types avec ceux des figurines trouvées ailleurs dans la région (Moza, Ramot, Ramat Rachel, Gibeon, Tell en Nasbeh), ainsi que dans la Shéphéla et au Néguev. Pour ce qui touche aux figurines découvertes à Jérusalem et dans

la région proche, l'A. dresse le constat suivant : 1. il s'agit principalement d'objets domestiques ; 2. les *pinched heads* sont beaucoup plus populaires que les têtes moulées ; 3. les contextes archéologiques des figurines et leurs morphologies sont analogues. Elle en conclut que les rituels au cours desquels les figurines ont été utilisées étaient organisés localement et qu'il convient donc de les étudier dans leur contexte local. On aurait cependant voulu savoir comment il est à ses yeux possible de reconstituer des pratiques rituelles concrètes à partir de données archéologiques et textuelles aussi complexes.

Le huitième chapitre, consacré au lexique hébraïque de la fabrication d'objets en argile et d'idoles, est le plus problématique. L'A., qui détache des versets de leur contexte, justifie le recours à des textes tardifs par la théorie de la longue durée des traditions et considère les données textuelles comme des références à l'histoire réelle, défend l'idée selon laquelle l'absence de la mention des figurines dans la Bible hébraïque tient au fait que ses auteurs ne les ont pas associées à des représentations d'autres dieux et ne les ont par conséquent pas tenues pour dangereuses. Cet *argumentum a silentio* n'est guère probant.

Le neuvième chapitre, qui porte sur l'iconographie, n'emporte pas davantage la conviction. L'étude qui y est menée est approfondie : ne se contentant pas de considérer les détails stylistiques des figurines prises isolément, l'A. en analyse les divers éléments et identifie ceux qui se rencontrent dans d'autres figurines (qu'elles soient en argile ou en d'autres matières), ce qui lui permet d'évaluer le degré d'innovation de leur assemblage. Reste que, et abstraction faite d'imprécisions en matière de terminologie et de description – ainsi lorsque l'A. fait valoir par erreur que les mains des figurines sont placées sur leurs seins ou qu'elle distingue de manière trop simpliste entre deux types de figurines, piliers et plaques –, les théories avancées relatives aux influences stylistiques dont les figurines témoigneraient et leur identification à de « nouvelle[s] image[s] destinée[s] à protéger, à guérir et à préserver » ne convainquent pas.

Le dixième chapitre est de nature hypothétique. L'A. soutient en effet qu'on ne peut inférer l'inexistence de rituels de guérison de l'absence de leur mention dans la Bible hébraïque. On ne voit par ailleurs pas comment il est possible de combiner l'hypothèse, qu'elle défend, d'une influence néo-assyrienne sur l'iconographie des figurines judéennes avec la thèse, qu'elle soutient par ailleurs, selon laquelle ces dernières exprimaient l'identité nationale de Juda.

Le chapitre conclusif permet à l'A. de substituer aux interprétations antérieures des figurines (déeses ; objets d'une religion populaire pratiquée dans les classes inférieures de la société, par des femmes en particulier) la théorie, qui est la sienne, selon laquelle les figurines étaient tenues pour protectrices et guérisseuses, étaient utilisées dans des rituels apotropaïques domestiques, à de multiples niveaux de la société, et constituaient probablement un aspect important du complexe rituel de l'Âge du Fer II en Juda.

Muni de deux annexes (références bibliographiques de toutes les figurines publiées et provenant des fouilles effectuées à Jérusalem et en Juda ; caractéristiques des groupes pétrographiques), d'une bibliographie et de deux index (des sources ; des auteurs et des thèmes), se recommandant par la richesse des informations qu'il contient, cet ouvrage constitue une étude qu'aucun chercheur travaillant sur les figures féminines du Levant ne pourra ignorer. La théorie qui y est défendue attend d'être éprouvée par des études ultérieures.

*R. Hunziker-Rodewald*

Jean Riaud, *À la croisée des cultures. Les traditions judaïques à la manière grecque*, Paris, Cerf, 2017, 474 pages, ISBN 978-2-204-11432-5, 34 €.

L'ouvrage qui nous est proposé là pourra laisser un sentiment quelque peu mitigé au lecteur. Annoncé comme un monument sur la quatrième de couverture, il n'en présente malheureusement pas toutes les caractéristiques.

Le titre est lui-même quelque peu étrange quand on le compare au contenu de l'ouvrage, qui livre au lecteur une traduction des fragments d'écrits d'auteurs juifs hellénisés, écrits malheureusement perdus, qui nous sont parvenus du fait que des extraits en ont été repris par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* et par Clément d'Alexandrie dans ses *Stromates*.

Le choix de ce titre pourrait s'expliquer par un certain embarras de l'A., qui indique, au terme de l'introduction, que, « à l'origine, ces textes devaient prendre place dans un volume collectif dans lequel le commentaire consistait en un simple renvoi aux textes parallèles » (p. 15). Le présent recenseur croit reconnaître, derrière ce volume collectif, le tome 2 des *Écrits intertestamentaires*, à paraître chez Gallimard dans la Bibliothèque de la Pléiade, entreprise dont l'A. semble donc s'être retiré, sans doute pour avoir attendu trop longtemps.

Cela étant, il maquille quelque peu les choses en parlant de « commentaire », alors que les différents volumes parus dans la Bibliothèque de la Pléiade à propos de la Bible et de la littérature connexe ne proposent en aucun cas un commentaire, mais une annotation des textes qui sont traduits. Et ce n'est pas le fait de ne pas se contenter d'« un simple renvoi aux textes parallèles » pour « les citer ici intégralement » qui transforme l'annotation proposée en véritable commentaire. Bien au contraire, dans la mesure où la citation de longs parallèles ne vient pas pour autant permettre d'éclairer un texte dès lors que celui-ci n'est précisément pas commenté !

Quand on ajoute à cela que les textes parallèles ainsi cités le sont sans aucune indication de la provenance des traductions, empruntées à la *TOB* pour les passages bibliques, aux traducteurs de ses traités respectifs dans la collection « Les œuvres de Philon d'Alexandrie » pour ce qui est de Philon d'Alexandrie, à Étienne Nodet pour ce qui est des *Antiquités*

*juives* de Flavius Josèphe et au volume 1 des *Écrits intertestamentaires* – ce qui traduit pour le moins un certain aplomb – pour ce qui est des textes qui ont été publiés dans ce recueil, on peut être un peu inquiet sur le sérieux avec lequel s'est produit le passage d'un éditeur à l'autre.

Mais ce n'est pas tout. Les textes cités le sont de manière souvent approximative, et l'on ne tarde pas à s'en apercevoir. La première citation du Siracide est tronquée et fait par ailleurs l'objet d'un ajout, sans que cela soit indiqué (p. 22) ; les premiers passages empruntés à Josèphe sont cités sans que soient respectés les codes classiques, des segments différents étant repris sans qu'il soit indiqué que l'on n'a pas affaire à un texte suivi, des mots étant intervertis, deux adverbes manquant à l'appel et un verbe ayant été mal recopié, si bien qu'Isaac se lance vers l'autel au lieu de s'élancer vers lui ! (P. 22.) On peut établir le même constat pour la première citation des *Écrits intertestamentaires* : trois mots ont disparu, et le verbe « avoir » vient se substituer indûment au verbe « voir », que porte l'original grec (p. 30-31).

On ajoutera à cela que le manuscrit n'a manifestement pas fait l'objet d'une relecture sérieuse, si bien que des fautes de frappe persistent (deux dans le dernier paragraphe de la p. 20), que l'usage erratique des virgules ne facilite pas la compréhension du texte et que la table des auteurs modernes cités ne tient pas compte d'un déplacement de la bibliographie – au sein de laquelle les auteurs ont, selon les cas, droit à leur prénom cité dans son entier ou à leurs initiales –, déplacement sans doute décidé en fin de parcours. À la p. 307, l'activité littéraire de Stobée, premier auteur à avoir cité les *Sentences* du Pseudo-Phocylide, est placée au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – et non pas après ! –, ce qui surprend le lecteur à qui il a été indiqué plus tôt que la rédaction de ces dernières doit être située aux alentours du tournant de notre ère (p. 299).

Reste tout de même le contenu. Avec le présent ouvrage, le lecteur francophone dispose d'une traduction française annotée de l'ensemble des fragments qui nous été conservés des écrits de Démétrius, d'Aristée l'Historien, d'Artapan, d'Eupolème, du Pseudo-Eupolème, d'Aristobule, d'Ézéchiel le Tragique et du Pseudo-Phocylide, établie par un remarquable érudit, très fin connaisseur de cette littérature, ce qui est très précieux.

Il est simplement dommage, on l'aura compris, que des règles de base en matière d'édition de textes, de relecture d'un manuscrit et, plus grave encore, de déontologie académique n'aient pas été observées avec toute la rigueur requise, si bien que le monument annoncé est loin d'offrir toutes les garanties attendues.

*Ch. Grappe*

Nicole Rupschus, *Frauen in Qumran*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2017, XII + 335 pages (Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament. 2. Reihe 457), ISBN 978-3-16-155647-0, 84 €.

Fruit d'une thèse préparée en cotutelle sous la double direction de Stephan Beyerle et de Jörg Frey respectivement aux universités de

Greifswald et de Zurich, l'ouvrage traite d'une question fort débattue dans la recherche contemporaine, la mise en regard des données fournies respectivement par les fouilles archéologiques conduites dans l'ancien établissement et dans l'ancien cimetière de Qumrân, par les textes qui ont été retrouvés dans les diverses grottes à manuscrits explorées à proximité du site et enfin par les notices des auteurs anciens relatives aux esséniens (Flavius Josèphe, Philon d'Alexandrie, Pline l'Ancien) ayant invité certains à remettre en question le point de vue majoritaire selon lequel la communauté qumrânienne était une communauté d'hommes.

L'A., qui précise d'emblée que son propos n'a rien à voir avec quelque militantisme féministe que ce soit (p. 11), choisit de reprendre l'ensemble du dossier et commence par revisiter les données archéologiques relatives à la fois à l'établissement lui-même et au cimetière sis à proximité. Elle fait valoir que les découvertes respectives de tombes de femmes et d'enfants et d'objets spécifiquement féminins (perles, bracelets, boucles d'oreille...) plaident plutôt en faveur de la présence de femmes parmi les habitants et permettent d'envisager l'existence de structures familiales sur le site, même si la prédominance d'une présence masculine s'impose à l'évidence.

Elle reprend alors le dossier textuel en s'appuyant essentiellement sur l'*Écrit de Damas* et sur la *Règle de la Communauté*, ainsi que sur d'autres textes réglementaires. Elle procède, ici comme ailleurs, avec beaucoup de finesse et de précaution, et a tendance à distinguer globalement deux périodes : une première, illustrée par l'*Écrit de Damas* et la *Règle annexe de la communauté (IQS<sup>a</sup>)*, au cours de laquelle la présence des femmes au sein de la communauté ne créait pas de difficulté ; une seconde, reflétée par la *Règle de la Communauté (IQS)*, au cours de laquelle les esséniens ont été amenés à valoriser le *yahad*, dans le cadre d'une quête culturelle de la pureté liée à leur séparation du culte tel qu'il était célébré par un sacerdoce à leurs yeux souillé au Temple de Jérusalem, quête de pureté qui les aurait amenés à distinguer un noyau d'éléments masculins sans pour autant rejeter les éléments féminins qui, tout en étant partie intégrante de la communauté, ne faisaient pas partie de son noyau, le *yahad*.

Philon et Josèphe, dans les notices qu'ils ont consacrées aux esséniens, auraient dépeint ces derniers comme constituant une école philosophique idéalisée qui pratiquait le célibat, l'interprétation des textes qumrâniens en termes de célibat au sein de la recherche qumrânienne résultant aussi d'une surinterprétation de la notice de Pline qui vante en des termes enflammés cette pratique qu'il leur impute.

L'ensemble de cette étude, aussi minutieuse que sérieuse et nuancée, invite à reprendre le dossier en intégrant toujours davantage la prise en compte d'une évolution de la communauté et de ses contours dans la quête qui était le sienne d'une vie empreinte de pureté sur le plan tant liturgique que familial.

Ch. Grappe

Alexander A. Dubrau, *Der Midrasch Sifre Zuta. Textgeschichte und Exegese eines spätantiken Kommentars zum Buch Numeri*. Mit einem Geleitwort von Günter Stemberger, Münster, LIT, 2017, XXI+500 pages (Tübinger Judaistische Studien 2), ISBN 978-3-643-13532-2, 49,90 €.

L'ouvrage, qui paraît dans une collection dirigée par Matthias Morgenstern, constitue, comme le souligne G. Stemberger dans sa préface, un travail réellement pionnier dans la mesure où il représente la première étude globale du traité midrashique *Sifre Zuta*.

L'A. procède en quatre temps. Dans une première partie, introductive, il situe le traité au sein de la littérature rabbinique dans son ensemble et s'interroge notamment sur les raisons pour lesquelles il a été délaissé aussi bien en Orient – on ne trouve plus de trace de sa réception dans le domaine yéménite après le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle – qu'en Occident, où il a pourtant été très utilisé par les *Rishonim*, avant de tomber dans l'oubli après la rédaction, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, du midrash *Yalkut Shim'oni* qui semble ainsi l'avoir en quelque sorte éclipsé, et sans doute aussi parce que d'autres midrashim encore (*Sifre Numeri* ; *Sifra*) lui portaient ombrage, sans compter les destructions possibles de manuscrits en des temps troublés pour les communautés ashkénazes européennes. Cela dit, il semble à l'A., et c'est là une thèse qu'il étaye tout au long de la troisième partie, la plus développée de l'ouvrage, que le traité est fort ancien et qu'il est porteur de traditions qui se situent dans la ligne des débats qui avaient cours à l'époque du Second Temple et des controverses qui y opposaient pharisiens et sadducéens.

La deuxième partie traite de l'histoire du texte, de son lexique et de ceux qui l'ont transmis. L'A. insiste notamment sur l'intérêt du manuscrit Firkovitch, retrouvé dans la *geniza* du Caire, et présente la réception du traité par Maïmonide, les ashkénazes, ainsi que par les milieux italo-byzantin et babylonien. Il relève aussi la présence de figures exégétiques caractéristiques et fort anciennes qui plaident, à ses yeux, en faveur de la haute antiquité du traité.

L'analyse de la relecture et de l'interprétation de l'épisode de la vache rousse (Nb 19,2-9) fait l'objet de la troisième partie. Elle conduit l'A. à considérer que, en deux endroits au moins, il semble que le traité soit porteur de traditions qui ont exercé une influence sur la *Mishna*, ce qui confirme sa grande ancienneté et ne fait qu'en renforcer l'intérêt, comme le souligne la quatrième partie, conclusive.

L'étude, que suffirait à recommander son caractère pionnier, s'avère bien construite et cohérente. Elle illustre avec perspicacité comment un texte quasiment oublié a pu exercer une influence que l'on ne soupçonnerait pas a priori et peut s'avérer plus ancien que d'autres qui ont pourtant pris le pas sur lui.

*Ch. Grappe*